

*de les enfoncer profondément dans l'esprit*, suivant les énergiques expressions de Montaigne. Or, sur ce point, la méthode pour l'histoire n'est pas différente de la méthode pour les autres sciences. Il y a deux méthodes pour étudier et enseigner toute espèce de sciences ; l'analyse et la synthèse, la méthode *a posteriori* et celle *a priori*. La méthode analytique consisterait, pour l'histoire, à étudier les faits dans l'ordre où ils se présentent, à suivre leur filiation, leur enchaînement, avant de les classer, de les coordonner, de les réduire en système. Assurément, cette méthode est celle que le savant, l'homme d'études, doit suivre dans son cabinet. Mais elle ne peut être la méthode de l'enseignement ; les élèves marcheraient sans direction réelle, sans conscience du but qu'ils doivent atteindre. Or, l'objet essentiel de l'enseignement spécial de l'histoire, est d'éviter, aux jeunes intelligences, ce pénible travail de recherches et de tâtonnements. Nous avons indiqué déjà les dangers de la méthode synthétique. Par conséquent, la méthode d'enseignement ne doit être ni purement synthétique, elle serait trop vague, trop générale, trop peu instructive ; ni purement analytique, elle embarrasserait l'intelligence et la mémoire d'une masse de dates et de faits sans coordination, sans liaison, sans idées. Mais, réunissant les deux procédés, l'enseignement historique doit partir de la synthèse pour arriver à l'analyse : poser, d'abord, les grands faits et les divisions de l'histoire que l'on veut étudier ; en montrer l'origine, la portée, les conséquences ; puis, dans ce cadre bien compris, faire entrer, à leur place, dans leur ordre, avec les détails que leur importance exige, les faits eux-mêmes qui ne peuvent manquer alors d'être saisis et retenus avec toutes leurs circonstances et leurs dates, pourvu que la division posée soit exacte et complète. Telle est la méthode rationnelle que nous nous efforçons de suivre ; telle est la méthode universitaire.